

besoin (dans des limites raisonnables) et non pendant une durée administrative est essentiel à l'autre pour suivre son chemin, chemin intérieur secret, chemin vers un geste vocal plus libre. En effet, il faut le temps que la conscience du corps se développe et, avec elle, les sensations de plaisir, de puissance du souffle et de résonance du son. Ce temps, tout en étant structuré doit avoir de la souplesse, comme un tissu lâche, pour laisser passer la parole, pour laisser place à l'imagination, à l'improvisation.

Qu'est-ce qui a permis à Corentin, 55 ans, à la voix nouée, de la sentir plus ancrée, plus agréable ? Très discret d'habitude, il évoque un jour son enfance. « Ma mère parlait sans arrêt et ne m'écoutait pas »... et il décroche très vite dès que mes explications durent un peu trop longtemps (mais ce « trop longtemps » arrive rapidement). Je perçois son regard absent et nous en rions tous les deux. Avec lui, j'apprends l'ellipse.

Natacha, 60 ans, sourde profonde depuis un traitement antibiotique à l'âge de deux ans, consulte parce qu'elle n'aime pas sa voix et que les autres la trouvent bizarre. Elle a été élevée par ses grands-parents pour qui la surdité était une honte. Elle ne devait pas en parler ni être appareillée, on l'aurait remarquée. C'est seulement à la cinquantaine qu'elle bénéficie de prothèses auditives. Elle se détend, parle de son histoire, s'allonge avec un plaisir manifeste, apprend à se détendre. Du coup, elle dort beaucoup mieux. C'est le premier changement, qu'elle n'attendait pas. Le travail vocal viendra après, prendra plus de temps.

Comment se tissent les liens entre le chemin vers la liberté du geste et le chemin intérieur psychique ? Je ne sais pas, mais je suis témoin d'un espace que le sujet s'approprie, où il respire mieux et où sa voix est moins contrainte. Je m'en émerveille tous les jours. 📍

Prendre soin
Soins

Les premiers soins

Isabelle Canil
Orthophoniste

Il entre dans mon bureau et, derechef, tend vers moi une main un peu crado : « Je me suis coupé avec un truc de mon sac, et c'est sur le doigt que j'écris alors je peux pas écrire. »

C'est vrai qu'il montre l'index droit et qu'il est droitier. Des deux informations de sa phrase, je laisse tomber

l'incapacité et le handicap scripteurs et choisis de m'intéresser à la douleur, à la blessure, au bobo. Je me penche sur cet index et, ma foi, je crois déceler comme une petite ligne d'environ cinq millimètres, qui pourrait bien être la coupure.

« Ah oui ! Tu veux qu'on soigne ça ? »

Il hoche la tête.

« Viens. »

Et je l'emmène à la cuisine du CMPP. Dans le buffet, il y a un vieux carton avec du coton. Je le sais, parce que le coton fait une tache blanche au milieu des sachets de thé, du café soluble, du sucre en morceaux et de la moutarde. Avec un peu de chance, il y aura des pansements et un truc pour désinfecter. Effectivement, je trouve tout. Je débouche la petite bouteille d'alcool à 90.

« Ça va peut-être piquer », je lui dis. Et je tamponne.

« Ça pique ? »

Il hoche encore la tête, mais ne bronche pas. Je me penche un peu plus et me voilà à souffler sur le bout de son doigt. Je ne sais pas si ça pique moins quand on souffle, mais c'est ce que je faisais pour mes enfants. Sur le moment, je n'ai aucune pensée pour toutes les covidettes que je lui envoie peut-être. Puis, je déchire un papier de protection et lui colle un pansement.

« Voilà ! »

Et nous retournons au bureau. À peine assis, il me raconte que sa sœur aînée qui fait du cheval, a pleuré parce qu'à son centre équestre, une jument a eu un poulain, mais elle l'a rejeté et le poulain est mort.

« Ah bon ??? »

— Oui, reprend-il. Sa mère l'a rejeté, alors il est mort, parce qu'il a pas eu les premiers soins, alors il est mort. »

Je reste un moment muette... Cette expression, « les premiers soins », m'étonne dans sa bouche, elle ne fait pas trop partie de son vocabulaire... Je pense furtivement que je viens de donner les « premiers soins » à l'index et que la mort du petit cheval a quelque chose de terrible. Il est mort parce que sa mère-jument l'a rejeté, m'a-t-il dit, les premiers soins lui ont été refusés. C'est bouleversant. Comment concevoir cela ?

« Que c'est triste », je murmure... et nous restons tous deux silencieux et graves, recueillis même.

Mais, indécrottable que je suis, après un temps je lui dis : « On écrit ? »

Et il attrape un stylo, l'index en l'air, figé au garde à vous. 📍